

Clara Paradis

*Souvenirs de ma dernière année au Pensionnat
 St-Roch, Québec 1894–1895.*

Journal personnel d'étudiante tenu dans un
 pensionnat de jeunes filles de la Basse-ville de
 Québec à la fin du XIX^e siècle.

Texte présenté, annoté et édité par Gilles Pageau, Québec : 2008, 372 pages.

Micheline Dumont

Les journaux intimes écrits par des femmes au XIX^e siècle sont rarissimes. On comprend la fascination de Gilles Pageau quand il a découvert, dans les archives familiales, le journal rédigé par sa grand-mère paternelle en 1894. La publication qu'il en a tirée se révèle un modèle d'édition savante, un document rempli d'informations fascinantes et un coup d'œil privilégié sur une époque disparue. Le fait que ce « journal intime » a été rédigé dans une maison d'éducation du XIX^e siècle au Québec, ajoute à son intérêt pour le public de la *Revue d'histoire de l'éducation/ Historical Studies in Education*. Il n'est certes pas courant qu'on mentionne une publication privée dans une revue savante, mais ce document mérite un détour.

En 1894, Clara Paradis, fille de cultivateur, fréquente le pensionnat Saint-Roch. Vraisemblablement à l'instigation d'une de ses institutrices, elle entreprend la rédaction d'un journal quotidien qui témoignera de cette dernière année au pensionnat. Ce n'est pas un journal clandestin. Les pages sont soigneusement calligraphiées, (la couventine a sans doute rédigé un brouillon), illustrées de dessins, de poèmes, de partitions musicales, d'enluminures. À la fin de l'année scolaire, elle raconte même les démarches qu'elle entreprend pour donner à ce manuscrit une reliure de luxe en cuir, négociée chez un artisan du quartier. Bref, on est en face d'un document mis en scène de manière presque solennelle, dans une entreprise à la fois mémorielle et spirituelle. Car si ce journal raconte la vie quotidienne, il est axé avant tout sur les « événements » spirituels : étapes de l'année liturgique, retraites, exercices spirituels, lectures pieuses,

etc. Clara s'adresse parfois à son journal comme à son « petit ami »; elle lui fait de timides confidences, lui parle à mots couverts de ses difficultés, de ses projets d'avenir. Mais, ce faisant, elle nous fait pénétrer de plein pied dans un pensionnat du XIX^e siècle, nous fait découvrir le règlement, l'atmosphère, les études, les promenades, les loisirs. Son univers intérieur est étroit, contrôlé. Cette jeune femme a complètement intériorisé les prescriptions qui dirigent le destin des femmes.

Gilles Pageau nous propose un travail d'édition remarquable. D'abord, une introduction de 25 pages qui fournit les informations indispensables à la compréhension du journal. De la sorte, il situe adroitement son travail dans le cadre des meilleurs études sur le journal personnel et renseigne le lecteur sur le pensionnat fréquenté, le programme d'études, la congrégation religieuse, le climat de culture religieuse intense qui caractérise cette époque de l'histoire québécoise. Ces informations sont d'ailleurs accompagnées de documents d'époque qui sont reproduits dans dix appendices placés à la fin du volume. L'éditeur nous fait cette confidence. Ayant éduqué ses propres enfants « loin du crucifix et du confessionnal, sous prétexte d'une laïcité *à priori* de bon aloi », il s'est trouvé à les priver de « certaines informations essentielles leur permettant de définir leur identité en toute connaissance de cause ». (p. 7) C'est un peu pour compenser cette lacune qu'il a tenu à faire connaître ce document aux membres de sa famille. Le journal lui-même représente un document de 161 pages.

Gilles Pageau a inséré, dans les 235 notes qui parsèment le texte du *Journal*, les explications essentielles qui permettent de décoder les événements liturgiques, religieux, culturels qui scandent la vie de la couventine. Ces notes éclairantes constituent une véritable initiation à la vie quotidienne intensément religieuse qui caractérisa la vie dans un pensionnat durant plus d'un siècle. Au demeurant, ces notes sont presque toujours appuyées par des références aux études les plus récentes. Elles constituent, en elles-mêmes, une bibliographie et un ensemble de citations qui permettent d'approfondir la réalité de ce milieu d'études à la fin du XIX^e siècle. Enfin, l'éditeur a choisi d'illustrer l'ensemble d'un grand nombre de photographies d'époque.

Par ailleurs, l'éditeur a trouvé aux archives de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, le journal d'une des trois compagnes de classe de l'auteure, Blanche Charest, journal qui contient de nombreuses ressemblances avec celui de Clara Paradis : textes et poèmes recopiés, allusions, etc., ce qui permet de supposer qu'une religieuse se trouvait à l'origine de la décision de rédiger aussi solennellement un journal. L'éditeur signale tous les passages à l'identique retrouvés dans les deux journaux. Cela permet aussi de saisir à quel point la vie au pensionnat était remplie d'invitations à « choisir » la vocation religieuse, comme l'a bien montré Marta Danylewycz dans sa remarquable étude *Taking the Veil*. Lorsqu'une religieuse du pensionnat tombe malade, c'est à Clara Paradis qu'on s'adresse pour la remplacer car on a pressenti en elle la vocation enseignante. On devine d'ailleurs à la fin du manuscrit, que celle-ci aurait voulu entrer au noviciat mais a dû rester chez elle pour s'occuper de la famille, sa mère étant décédée en 1893. Deux de ses sœurs étaient déjà entrées en communauté, et elle-même aura quatre filles qui prendront le voile et deux fils qui deviendront prêtres.

Le journal proprement dit est suivi d'une postface intitulée *Quelques événements clés dans la vie adulte de Clara Paradis*. On y trouve des informations sur la vie de

l'auteure après son passage au pensionnat, un passage qui a marqué profondément cette femme qui restera toujours aspirée par le devoir et la piété. À noter qu'elle a épousé un médecin, ce qui atteste que de « longues » études, au XIX^e siècle, assuraient souvent un meilleur parti sur le marché du mariage.

Enfin, la lecture de ce journal permet de comprendre qu'à cette époque, la formation religieuse l'emportait toujours sur la formation intellectuelle : les matières à l'étude ne sont guère présentes dans les inscriptions quotidiennes. On constate aussi que le fait de se présenter devant le Bureau des Examineurs catholiques pour recevoir un brevet d'enseignement constituait une épreuve redoutable qui était principalement un exercice de mémorisation.